

banlieuesbleues

secteur Jazz

Journal musical réalisé par les élèves du lycée
Evariste Galois de Noisy-le-Grand

#1 — 2007



KEITH et JULIE TIPPETT,
quand spiritualité rime avec musique

THÔT, une aventure rythmique

CLAUDE TCHAMITCHIAN
les cordes en liberté

ZU ou le début
d'une nouvelle ère sauvage

éditorial

Secteur jazz est un journal d'investigation dans lequel des lycéens partent en quête de la musique qui *traverse* leurs vies et les nôtres. Et si cette musique *diffère* parfois de leurs habitudes d'écoute et des nôtres, cette investigation, menée en classe et sur le terrain, pendant les répétitions, les balances et les concerts, n'en est que plus essentielle à la découverte et à la compréhension de ce que les hommes et les femmes jouent et improvisent aujourd'hui. Pour la première fois, La Dynamo, la nouvelle salle qui prend le relais à l'année de l'activité du festival Banlieues Bleues, a servi de table d'écoute aux élèves de la Seconde 2 du lycée Evariste Galois de Noisy-le-Grand.
Récit(s) des évènements...

Alexandre Pierrepont

Depuis 35 ans, Keith et Julie Tippett forment un duo dans la vie comme à la scène. Lorsqu'ils donnent un concert, comme ce vendredi 15 décembre, ils nous ouvrent les portes d'un univers à la fois magique et insolite. Ils sont tous deux dans leur monde, comme si rien ne pouvait les arrêter. Ce qui frappe la première fois qu'on les entend, c'est la télépathie qu'ils établissent entre eux : ils se complètent. Elle, avec sa voix ; lui, avec son piano préparé qui évoque le ruissellement d'une rivière. Keith est un musicien fantaisiste : il modifie la sonorité de son piano grâce à des galets et des morceaux de bois, et il le fait évoluer durant ses représentations. Tout est improvisé : les sons, les bruits, la mélodie. Julie improvise avec sa voix, elle ne chante pas de paroles, mais produit des sons : « *Je ne chante pas de chansons, même s'il m'arrive d'utiliser certains mots* ». Sa voix ne sert pas à passer un message précis, mais à émouvoir le public. « *Vous pouvez fermer les yeux en écoutant et vous pouvez y mettre tout ce que ça fait surgir en vous, vous pouvez imaginer vos propres histoires* ». C'est comme si elle conversait avec une force supérieure.

La Dynamo de Banlieues Bleues, Pantin, 15 décembre 2006

Keith et Julie Tippett , quand spiritualité rime avec musique

C'est l'heure du concert à La Dynamo de Pantin. Une centaine de personnes prend place dans la salle. L'atmosphère est feutrée. Keith et Julie sont déjà présents sous les projecteurs rouges. Cette lumière crée une atmosphère intime et calme, plutôt que le feu et la chaleur des projecteurs jaunes. Durant le concert, l'improvisation est totale ; les artistes ne se sont pas concertés. Ils ne savent ce qu'ils vont jouer qu'à l'instant où ils le jouent. « *Rappelez vous, nous faisons de la musique dangereuse. Quand nous montons sur scène, nous prenons des risques car nous ne savons pas ce que l'on va jouer* ».

Keith et Julie sont complémentaires. On pourrait même dire qu'ils fusionnent. Au commencement, Keith joue du piano, avec une grande douceur, tandis que la voix de Julie se lance dans les aigus – on pourrait la comparer au chant des sirènes. Puis le rythme change, la tension monte et sa voix devient grave. Lorsque le piano s'accélère, sa voix s'accélère aussi, telle une bande qui s'emballe. Les images défilent alors dans nos esprits comme en plan-séquence. À chaque représentation, elle utilise une myriade de petits instruments, aussi étonnants les uns que les autres.

« C'est une traversée » pour eux, peut-être un voyage marin, car ils évoquent beaucoup le monde de la mer, le ruissellement du piano préparé, le chant des baleines ou celui des sirènes, en parlant de leur musique. Peut-être les océans et les mers relient-ils un continent à l'autre et permettent-ils de voyager, pour aller à la rencontre de nouvelles cultures.

Et leur musique est l'unique reflet de leurs personnalités. Dans leur duo, il n'y a pas de leader. « *La musique improvisée, c'est la forme la plus proche de la démocratie, car il n'y a pas de chef* ». La liberté a une place importante dans leur vie, et la musique s'en fait l'écho, même spirituel. D'ailleurs, la musique improvisée est assez complexe à appréhender, car, souvent, elle n'est fructueuse qu'après des années de collaborations, telle celle de Keith et Julie Tippett. Jusqu'à ce mémorable vendredi.

Quel est le thème de votre musique ?

Julie Tippett : Le thème ? Hum... il n'y a pas d'arrangement préalable entre nous, aussi n'y a-t-il pas de « thème » en tant que tel. L'architecture se construit tout en jouant, au fur et à mesure de notre progression ; donc, l'architecture d'un morceau n'est pas complète tant que nous ne sommes pas arrivés au bout, c'est comme une traversée...

Keith Tippett : Tu ne chantes pas de « chansons »... Même s'il t'arrive d'utiliser des mots.

JT : Parfois... mais ce n'est pas vraiment un « thème ». Mais quand vous posez cette question, n'est-ce pas aussi pour savoir s'il y a une pensée derrière ce que l'on fait ?

Quand nous jouons, comme il n'y a pas de thème préétabli, vous pouvez fermer les yeux en écoutant et y mettre tout ce que ça fait surgir en vous, vous pouvez imaginer vos propres histoires. Parce que, c'est ouvert, ce n'est pas une musique fermée et enfermée, elle laisse de la place, tellement de place, elle est totalement ouverte à votre interprétation aussi.

KT : Le public est aussi libre que nous...

JT : ... absolument...

KT : ... aussi libre que nous d'interpréter cette musique comme il en a envie. Et le mot « improvisation » (parce que c'est ce que nous allons faire ce soir : improviser) vient d'un terme latin qui signifie « imprévu ».



La liberté est importante dans votre musique ; aimez-vous la musique parce que vous y recherchez la liberté ?

KT : C'est un moyen de rechercher la liberté (c'est une jolie façon de le dire), et aussi un moyen de se développer spirituellement. Je veux dire que Julie et moi croyons en une force divine, quelle qu'elle soit... alors oui, liberté spirituelle, on peut dire ça.

JT : Il est bien question de liberté, parce que nous jouons sans entraves, nous ne sommes pas enfermés dans une structure particulière, cela donne de la liberté, indiscutablement, parce que nous sommes libres de prendre l'initiative, ou de réagir, avec le choix de s'y prendre comme on veut. Si j'entends Keith jouer quelque chose d'incroyablement beau, j'ai le choix de le saccager ou de me mettre en harmonie, de me fondre dedans. Je sais bien quel sera mon choix personnel, parce que je n'ai pas envie d'abîmer cette beauté, mais j'ai cette liberté. Dans la musique libre, j'ai la possibilité de le faire, mais... pourquoi le ferais-je ? Improviser, ça nous apprend aussi une vérité intérieure, et une profondeur intérieure, à être honnête vis-à-vis de la musique, et aussi à être à l'écoute.

KT : La musique improvisée est ce qui se rapproche le plus de la démocratie en musique ; parce qu'il n'y a pas de grand compositeur, pas de grand chef d'orchestre, pas de meneur. Maintenant, cette liberté, comment va-t-on l'exercer ? On peut être un anarchiste (dans l'acception courante : faire n'importe quoi). On peut être un fasciste et essayer de dominer les gens. La musique improvisée, ce n'est pas ça. Bien sûr, la démocratie a ses failles, parce que les êtres humains ont des faiblesses autant que des forces, mais de tout ce que je connais, la musique improvisée est ce qui se rapproche le plus de la démocratie en musique. Je suis aussi compositeur, j'écris pour de grands orchestres dont je suis alors le leader, et j'aime ça ; mais dans cette musique, personne n'est « le chef ». Et c'est là l'une des beautés sociologiques de cette musique, telle qu'elle se développe. Je ne fais que dire la même chose que Julie, ou à peu près, mais sur un plan plus politique.

Votre vie de famille a-t-elle une influence sur votre travail ?

KT : Bien sûr. Quand nous nous sommes rencontrés et que nous sommes tombés amoureux, nous n'avions pas d'enfants. Et puis nous avons eu des enfants et ça, ça change la vie. Maintenant, nous avons même des petits-enfants, trois garçons et un autre est en route, donc ça fera bientôt quatre... Quand j'ai eu, non, quand nous avons eu – parce que c'est Julie qui a fait tout le travail ! – notre premier enfant, ça a tout remis en perspective. Un enfant, c'est ce qui vous rapproche le plus de la perfection. Nous avons cet être humain avec son âme bien à lui et sa propre personnalité, et il n'y avait rien d'équivalent que je pouvais créer au piano ou sur mes partitions... impossible ! Dans la musique, dans l'art, on ne peut jamais atteindre la perfection, mais on cherche à s'en approcher, tout en sachant qu'on n'y arrivera jamais... Avant que je rencontre Julie, la musique, c'était la chose la plus importante dans ma vie, puis ça a été Julie et la musique, puis Julie, les enfants et la musique... puis Julie, les enfants, les petits-enfants et la musique... (rires)

JT : ... et nos parents, et le chat, et le perroquet... (rires)... Tout en même temps.

KT : C'est un tout... La musique, ça se mélange. Et la famille, l'amour qui règne dans cette famille, tout ça s'interpénètre. Nous ne pourrions pas faire la musique que nous faisons aujourd'hui si nous n'étions pas devenus les gens que nous sommes au fil de notre vie.

JT : Je me souviens, quand nos enfants étaient encore petits et que je ne pouvais pas travailler, je ne me produisais plus beaucoup sur scène – parce que je n'étais pas le genre de mère à laisser ses enfants à quelqu'un d'autre, je voulais entendre leurs premiers mots, assister à leurs premiers pas... Je me souviens d'avoir été très consciente du fait que, oui, cela limitait ma créativité, ma créativité musicale, à cet instant précis. Mais, à un moment donné, j'ai aussi pris conscience de ce que cela apportait comme enrichissement à ma musique, sur le long terme, de sorte que lorsque je remontais sur scène, cela me donnait une autre « couleur », il y avait une autre mise en valeur...

Alors d'où vient votre musique ?

KT : Je pense qu'elle procède d'une certaine qualité morale en fonction de laquelle Julie et moi nous sommes toujours efforcés de vivre. Selon moi, pour être musicien, il faut avoir de la bonté et de l'humilité dans le cœur, un peu comme un docteur, qui doit savoir comment

parler à ses patients, qui doit se montrer bienveillant. Certains musiciens se fichent complètement de cette morale, la seule chose qui les intéresse, c'est combien de villas ils peuvent s'acheter, combien de voitures ils peuvent s'acheter... Nous, ce que nous avons toujours recherché, c'est la beauté. Et nous jouons avec l'amour au cœur ; la seule raison pour laquelle nous faisons ce concert, ce soir, c'est par besoin de faire de la musique avec amour... Vous êtes libres d'aimer ou de ne pas aimer la musique que vous allez entendre ce soir... Mais rappelez-vous que cette musique est une musique nouvelle, très nouvelle. C'est un mouvement musical très récent, mais qui va durer. Et il ne s'agit pas d'aimer ça ou rien : nous aimons toutes sortes de musiques, nous aimons le flamenco, les chansons françaises, la pop, les musiques africaines, le jazz, Beethoven, Debussy, Chostakovitch, toutes les musiques très différentes que l'on trouve sur cette planète. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous, dans ce travail à deux que nous faisons, nous avons pris la décision, il y a longtemps, de ne monter sur scène que pour improviser. Nous jouons aussi ensemble dans de grands orchestres, dans Centipede, dans Ark, dans le Dedication Orchestra, dans Tapestry... Mais quand nous jouons en duo, c'est pour monter sur scène avec l'amour au cœur, et pour créer de la beauté. Maintenant, si notre sens de la beauté est différent du vôtre, ce n'est pas important, ça n'est pas un problème. Rappelez-vous juste que vous écoutez quelque chose de dangereux ; quand nous montons sur scène, nous prenons des risques... parce que nous ne savons pas à l'avance ce que nous allons faire. Ce serait plus facile d'arriver avec un répertoire de douze chansons, mais ce n'est pas ce que nous avons choisi de faire.

JT : Pour revenir à votre question – d'où vient la musique que nous faisons... Quand nous étions beaucoup plus jeunes, nous avons mené beaucoup de recherches, nous avons beaucoup joué chacun de notre côté. Moi, je chantais seule, en essayant de trouver quelque chose, quelque chose qui vienne de moi, de l'intérieur, du cœur... Parce que c'est très bien d'écouter d'autres musiques et d'être influencée par elles. Peut-être même aura-t-on envie de jouer comme ça pendant un certain temps. Mais, dans l'improvisation totale, ça ne peut pas surgir comme ça, ça ne peut pas se faire par imitation. Ça peut venir de ce qui nous a influencés dans la vie, ça oui, mais il faut que ça vienne du plus profond de soi, d'un endroit qui est et qui doit être honnête et sincère. Parce que ce n'est pas une activité, ce n'est pas une musique où il est possible de faire semblant.

**Delphine Jean-Louis, Lauriane Kanga,
Karmen Kololo, Margaux Iglesias,
Philippe Becue,
Laetitia Andriamparatsiferana**



© Yoanna Guy

La Dynamo de Banlieues Bleues, Pantin, 22 décembre 2006

Thôt, une aventure rythmique

Moderne et fidèle aux racines du jazz, Thôt débarque sagement sur la scène de La Dynamo de Banlieues Bleues et réveille le public par de redoutables vagues rythmiques qui se définissent par un jazz aux rythmes variés, aussi bien rapides que lents ou modérés. Ces différents crescendos peuvent aussi bien être influencés par Pink Floyd ou par Billy Hart. Ce groupe, formé ce soir de cinq musiciens, a su dévoiler sur scène une attitude complice, rigoureuse et détendue, à travers leur musique entraînante, mystérieuse et tourbillonnante. Thôt, composé de Stéphane Payen (saxophone), Gilles Coronado (guitare), Hubert Dupont (basse) et Christophe Lavergne (batterie) collaborait pour l'occasion avec le batteur du groupe Aka Moon : Stéphane Galland.

Thôt, fasciné par les rythmes, cherche en permanence de nouvelles techniques, de nouveaux sons. Ces cadences innovantes n'étaient pas envisageables sans l'aide d'un second batteur. Pour y remédier, ils ont fait appel à Stéphane Galland. Celui-ci, doté d'une personnalité différente, crée une osmose qui va dynamiser la représentation grâce à ses improvisations méthodiques, lesquelles épaulent son ami Stéphane Payen. Thôt s'exprime à travers une musique hypnotique, grâce à leur folie du rythme, telle une toupie envoûtante. Le fil conducteur de ce groupe est la basse qui, elle, reste toujours le repère quel que soit le morceau, pendant que le reste du groupe s'évade en improvisant. Dans cette salle intimiste aux couleurs chaudes, le spectateur est le témoin privilégié des regards furtifs entre les artistes. Le public est alors transporté dans « l'aventure Thôt », qui l'emporte dans un monde inconnu, rempli de rythmes entraînants et de dialogues mélodiques.

La musique très personnelle de Thôt délivre un message en constante évolution, comme nous l'a confié Stéphane Payen : « *Ma musique est le reflet de mon quotidien* ». Ces amis musiciens décrivent aussi leur travail en commun comme étant la synthèse de toutes leurs personnalités. Leur énergie communicative est le fruit d'une passion partagée, qui les lie à la ville comme à la scène, depuis plus de dix ans.

**Vincent Alcouffe, Yohan Antunes,
Kévin Dabeedin, Yoanna Guy,
Marina Hakem & Emelyne Oudni**

La Dynamo de Banlieues Bleues, Pantin, 15 décembre 2006

Claude Tchamitchian

Le 15 décembre au soir, un concert entre jazz et musique classique a eu lieu dans la salle de La Dynamo à Pantin. Il était improvisé par le contrebassiste Claude Tchamitchian et ses confrères Guillaume Roy et Vincent Courtois au violon et au violoncelle, respectivement. C'est un univers musical original où se mélangent des sons « classiques », grâce aux instruments à cordes, avec des sons jazz, car les instruments sont souvent détournés de leur fonction. Chaque partie est utilisée pour découvrir et improviser des sons nouveaux. Nous avons eu l'honneur de rencontrer Claude Tchamitchian qui, sur scène, est un musicien discret, malgré son physique imposant. Il réussit à se confondre avec sa contrebasse comme s'ils ne faisaient qu'un. C'est un homme profond et sincère, qui a porté sur nous une attention bienveillante.



© Delphine Jean-Louis

les cordes en liberté

Pourquoi avoir choisi la contrebasse ?

C'est une vaste question, ça. C'est un coup de foudre à l'origine, pour moi, la contrebasse. Voilà, ça t'explique tout. Je suis passé une fois à Orléans devant la devanture d'un magasin, il y avait une contrebasse en vitrine, et ça a fait clic. Vraiment. Et depuis, je ne l'ai plus lâchée.

Vous avez une longue expérience : qu'est-ce que cela vous apporte maintenant ?

Évidemment, le parcours y est pour quelque chose. Dans l'école que j'ai faite, j'ai eu la chance de croiser un fantastique professeur : Joseph Fabre. Un type absolument génial, un de ces rares pédagogues qui ne touchent pas à ta personnalité, mais qui t'aident à l'épanouir, ce qui est finalement assez rare. Grâce lui soit rendue, et dans ce milieu beaucoup de gens lui doivent beaucoup, comme mon copain de conservatoire, Bruno Chevillon. Mais, davantage que les écoles, ce sont les gens. Je connais d'autres personnes qui ont fait les mêmes écoles que moi et qui ont été épanouies par d'autres personnalités, indépendamment des écoles où elles enseignaient. La plupart du temps, ce sont les rencontres humaines qui t'épanouissent. Puis vient le parcours que tu fais. Tu ne joues pas de la même manière à vingt, trente ou quarante ans – et heureusement !

Pour vous, on joue mieux ou on joue moins bien avec le temps ?

Question très difficile. Et d'une, la moitié de la réponse t'appartient, car ce que nous faisons sur scène, c'est à toi de le prendre comme tu veux. Ensuite, tu as au moins deux manières de le prendre : tu le prends comme quelque chose où tu as accepté d'être curieuse, et à partir de là toutes sortes de surprises peuvent arriver, agréables, désagréables, peu importe, tu as décidé d'être surprise. Ou alors tu vas au concert, et tu as décidé de juger les gens que tu vois, et là, à mon avis, c'est moins bien, parce que d'un coup tu crées une hiérarchie qui n'a pas lieu d'être. Ou alors, ce qui arrive parfois, tu vas au concert pour reconnaître quelque chose. Et là, par rapport à nous qui sommes des musiciens vivants, qui prati-

quons l'improvisation, c'est peut-être le pire des cas. Il y a donc beaucoup de niveaux d'interprétation...

Vous avez également tenté des projets en solo. Pourquoi ce choix, alors que la contrebasse nécessite souvent la présence d'autres instruments ?

Non, ce n'est pas forcément un instrument qui nécessite plusieurs autres personnes, c'est un instrument qui a très peu été joué en solo. C'est la différence. D'habitude, c'est un instrument d'accompagnement, mais au-delà des rôles que l'on met à chacun, il faut que tu te dises que chaque instrument doit être capable de jouer avec l'autre, surtout dans cette musique, la musique improvisée, qui est une sorte de composition en temps réel. À partir de là, le rôle de l'instrument disparaît, et quand tu es habitué à faire cette musique, tu te mets tellement dans la peau de quelqu'un qui compose en temps réel, c'est-à-dire qui peut devenir accompagnateur, soliste, qui peut se faire, qui peut jouer, qu'à la fin tu finis par penser pour toi-même. Et c'est ce qui m'est arrivé : j'ai eu envie d'avoir ce rôle, mais de façon autonome sur l'instrument. Voilà pourquoi j'ai fait des solos.

Vous préférez faire des solos, des duos, des trios... ?

Je préfère faire de la musique. Un jour, ça peut être en solo ; un autre, ça peut être en grand orchestre – ça dépend vraiment de la situation, encore une fois. Le solo, c'est un bilan, mais ça n'a pas plus ou moins d'intérêt que ce que je peux faire dans d'autres formules. Ce que nous allons faire tout à l'heure, c'est une première rencontre, et j'en suis très heureux. Ce sera la première fois que nous serons ensemble dans cette formule orchestrale, avec une parenté culturelle assez forte avec ce que tu trouves dans la musique de chambre classique. Mais ce n'est pas pour autant que ce sera mieux qu'un solo ou que ce que j'ai fait hier, en trio avec Andy Emler et Eric

Echampard, ou que la tournée que je viens de terminer avec un octette... À chaque situation correspond une réalité. Si à chaque fois que tu démarres un orchestre, tu te dis que c'est mieux ailleurs, alors il vaudrait mieux que tu arrêtes cet orchestre !

S'il y avait une définition pour l'improvisation, laquelle serait-ce ?

Difficile encore... Tu sais, l'improvisation, c'est ce que tu fais tous les jours. Ce matin, en me brossant les dents, mon lavabo s'est écroulé, comme ça, je l'ai rattrapé d'une main, et ça aussi peut être de l'impro ! L'improvisation, c'est un moment partagé, au cours duquel on décide que ce sur quoi l'on va dialoguer n'est pas préétabli. Et en même temps, plus que ça, pour moi, c'est une attitude, parce que j'ai eu la chance de connaître des gens qui pratiquent la musique classique en quatuor et qui ont exactement la même attitude que celle que nous adopterons tout à l'heure pour faire ce que nous avons à faire. Alors qu'ils jouent une musique qui est apparemment totalement écrite. Mais la manière qu'ils ont d'interpréter cette écriture et d'y trouver leur liberté, leur manière d'y mettre leur personnalité, exige autant d'efforts et d'investissements que ce que nous allons faire ce soir, sans partition. L'écriture, c'est simplement une forme qui est fixée. Mais si tu ne restitues que la forme, tu oublies le principal, tu oublies le fond. Et donc l'improvisation, à mon avis, est une manière de parler instantanément d'un fond qui nous préoccupe tous.

Quand vous improvisez avec d'autres musiciens, est-ce important pour vous d'avoir des affinités avec ces personnes, ou pouvez-vous arriver comme ça, et improviser avec des gens sans les connaître ?

Tu as parfaitement raison : en ce qui me concerne, la dimension humaine est extrêmement importante. Dans tous les orchestres que j'ai pu monter, je n'ai jamais écrit pour un « saxophone », une « batterie » ou une « guitare » : j'ai écrit pour Daunik Lazro, Ramon Lopez ou Rémi Charmasson, spécifiquement. Et là, quand j'ai pensé à ce trio, j'ai pensé à Guillaume et à Vincent, je n'ai pas pensé à un « alto » et à un « violoncelle ».

Quand vous improvisez, quand vous jouez, dans quel état d'esprit êtes-vous ?

La plus grande ouverture possible. L'écoute des uns et des autres, et essayer – ce qui n'est pas toujours aussi évident que ça – d'être dans l'instant présent. C'est-à-dire, ne pas penser à ce qui s'est fait, ne pas prévoir ce qui pourrait arriver : être juste là où tu es, être très concentré sur ce que tu fais dans tout ce que tu fais.

D'où vient votre musique et quel est son message ?

D'où vient ma musique, je n'en sais rien. Quel est son message, je ne sais pas. Je sais ce que j'y mets, c'est tout. Le message, je n'ai pas d'idée de « message » ; par contre, j'ai des émotions, et j'ai envie de rencontrer les gens à partir de ces émotions.

Pour vous, alors, quel est le rôle de la musique ?

Encore une question intéressante. Ce n'est pas moi qui vais te répondre, il suffit que tu penses toi-même à ce que sont les sons. Laisse tomber la musique et pense à ce que sont les sons. Les sons, c'est la première chose que l'espèce humaine a codifiée, a essayé de comprendre, à laquelle elle s'est montrée sensible. La naissance du langage. Si tu t'intéresses à ça, va voir des gens qui en sont spécialistes. Je crois que les dernières recherches font état qu'un tiers du cerveau humain est dévolu à la reconnaissance, à l'explication, à la compréhension de tout ce qui peut être sonore. Je crois que le son est le premier langage – ce n'est tout de même pas pour rien si la musique est l'un des arts les plus universels qui soit. On n'a pas besoin de translation pour comprendre ce qui se passe. C'est quelque chose qui te touche au-delà même de ce que tu peux émettre toi par rapport aux filtres de ta culture, de ton éducation, etc. Donc la musique n'est qu'une expression du monde sonore qui nous entoure, en son entier. Mais le langage en fait partie, les impressions sonores quand tu te promènes en font partie, tout ce qui nous entoure est sonore. La musique est un épiphénomène certes important. Moi, je l'inscris dans la globalité de ce que l'on vit sur cette planète.

**Delphine Jean-Louis, Lauriane Kanga,
Karmen Kololo, Margaux Iglesias,
Philippe Becue,
Laetitia Andriamparatsiferana**

La Dynamo de Banlieues Bleues, Pantin, 6 décembre 2006

Zu ou le début d'une nouvelle ère sauvage

Des Italiens allant au-delà des limites de la musique ? Oui. En un mot : Zu.

Ce groupe de « *sauvages* », tels qu'ils se nomment eux-mêmes, qui s'est formé il y a dix ans, n'a qu'un mot d'ordre : liberté. Leur spécificité ? L'improvisation et le mélange de différents styles de musique. Comment faire fusionner du punk, du jazz et de l'électro ? Demandez-le leur, ainsi qu'au Japonais Nobukazu Takemura, pro des effets électroniques et invité de Zu. Tout ce qu'ils ont pu nous confier, c'est qu'ils « *mangent la musique* ». De vrais « *cannibales* », mais des musiciens de talent avant tout.

Et pourtant, ils ont tout appris dans la rue, sans jamais avoir été formés par une école spécifique. Mais après cette mémorable soirée du mercredi 6 Décembre, à La Dynamo, la vérité est dure à avaler. Comment ont-ils donc réussi à dégager autant d'énergie et de sensations, tout en improvisant ? Si vous voulez le savoir, alors c'est parti pour deux heures d'évasion – allez zou !

Début de concert très détendu, déclenché par le japonais Nobukazu Takemura avec ses ambiances soniques produites par sa guitare et ses ordinateurs. Après cette mise en ambiance assez zen, viennent ceux qui vont faire de ce spectacle une véritable apocalypse. Pourtant, durant les répétitions, les musiciens étaient assez détendus, calmes, et très concentrés. Dès leur arrivée sur scène, l'ambiance devient très électrique, et même foudroyante. Tout d'abord, nous avons le bassiste, venu accompagner l'invité japonais. Ensuite vient le batteur, et enfin le saxophoniste-baryton. Et là, c'est le commencement (ou la fin) d'une histoire, d'une vie, d'une sensation, créées par ces étranges venues.

© Emie Burlot



Ce commencement nous engloutit tous dans un raz-de-marée de musique, nous propulse dans leur propre univers. Celui-ci surprend et perturbe le public. « *Faire quelque chose de nouveau, de singulier* » : c'est l'objectif dont nous ont parlé les membres de Zu. Pour eux, leur musique est « *naturelle et libre* ». Cela, on le comprend quand on remarque le bassiste complètement électrocuté, sur scène, devant un public ébahi. « *Nous n'avons pas de limites en musique* ». Et en effet, ces musiciens au caractère sauvage se servent de tout ce qu'ils peuvent pour créer de nouveaux sons. Comme le saxophoniste baryton qui, de ses mains, tape sur son instrument comme sur un tambour. Et l'effet en est des plus déconcertants. Car pour eux, « *la musique c'est avant tout du rythme* ». Mais ce rythme, d'où vient-il ? De tout, mais à la fois de rien. Il suffit par exemple au batteur de prendre ses deux baguettes et de frapper de toutes ses forces. Comme pour se défouler, pour libérer une énergie. Le bassiste, lui, essaie de produire encore plus de bruits différents en se servant d'un tournevis, d'une barre en fer ou d'une cymbale, en les frottant contre les cordes de sa guitare. Cela fait résonner, vibrer

l'atmosphère déjà tendue. Cette atmosphère a déjà été créée durant la balance, quand les musiciens essayaient de répartir le son le plus possible, pour donner cet effet d'échos, de vibrations.

Tout le monde retient son souffle devant ce cataclysme. On a aussi l'impression qu'un dialogue s'impose entre les instruments. Cela nous donne la sensation qu'un événement inattendu se prépare. C'est le chaos créateur. Evidemment, cette sensation est vite justifiée quand on sait ce que manie le batteur. En effet, à côté de lui se trouve un instrument assez particulier, mais très facile à manipuler. Cet instrument appelé un « chaos-pad » est tactile et permet de déformer des sons... Surprenant non ? Pour rendre l'atmosphère un peu plus électrique, le bassiste se munit d'un simple câble se trouvant par terre et le secoue contre le sol comme s'il s'attaquait à un serpent. « *L'improvisation c'est la composition sur le moment* ». Comme vous l'avez sûrement compris, tout cela n'était qu'improvisation. Pas de répétitions, juste des réglages.

Après ces deux heures d'intense tempête, le calme revient pour un public complètement dépassé par les événements. Les musiciens s'arrêtent progressivement de jouer comme si quelqu'un baissait le son, petit à petit, jusqu'au moment où le silence s'installe, et ils s'en vont. Un silence apaisant mais encore électrique, comme après un énorme orage.

Cette fois, la tempête n'est plus provoquée par Zu, mais par le public déchaîné. Tonnerre d'applaudissements et de sifflements. Zu a envahi la salle de son trop-plein d'énergie. Un sentiment de paix et de détente s'est à nouveau installé. Quelques instants après, comme l'arrivée soudaine d'une seconde tornade, les musiciens, sûrement excités par les applaudissements, refont surface pour une nouvelle apocalypse. Tout le monde sait qu'après celle-ci, il ne pourra y en avoir d'autres.

Emie Burlot, Thibaud Delory, Elodie Devaux, Virginie Foubert, Camille Le Quan & Maud Roger

Secteur jazz est une publication réalisée dans le cadre de la programmation de La Dynamo de Banlieues Bleues.

Les élèves de la seconde 2 du lycée Evariste Galois de Noisy-le-Grand sont les rédacteurs et photographes de ce numéro.

Ils ont été préparés par Alexandre Pierrepont, ethnologue, critique de jazz et Eric Garault, photographe, dans le cadre d'ateliers qui ont débuté en octobre 2006 et s'achèveront en juin 07.

Ce travail de préparation des élèves – découverte du jazz, du média photographique et travail rédactionnel – a été conduit en étroite collaboration avec Vân Pham, professeur de lettres.

La préparation et la traduction de l'interview de Keith et Julie Tippett ont été réalisées par Danièle Labadie, professeur d'anglais.

Baptiste Lignel et Virginie Sueur, photographes, ont accompagné les élèves lors des concerts des 15 et 22 décembre 06.

Secteur jazz reçoit le concours du Rectorat de l'Académie de Créteil (délégation académique à l'action culturelle).

Remerciements aux membres de l'équipe pédagogique et administrative du lycée qui accompagnent les déplacements des élèves : Cécile Ampharius, secrétariat du proviseur, Pierre-Yves Oréal, professeur de sciences physiques, Gérard Jock, proviseur, Danièle Labadie et Vân Pham.

Numéro 12 à paraître fin mars 07 avec des interviews et des reportages réalisés au cours des concerts de Louis Sclavis, Kahil El' Zabar, David Murray, Robin Williamson...

Photo de couverture : Claude Tchamitchian /

© Delphine Jean-Louis

Photo au dos : Keith Tippett /

© Delphine Jean-Louis

DA / Graphisme : La Firme 01 43 48 25 66

BANLIEUES BLEUES association loi 1901

FESTIVAL BANLIEUES BLEUES, JAZZ EN SEINE-SAINT-DENIS : 24ème édition du 9 mars au 7 avril 2007

LA DYNAMO DE BANLIEUES BLEUES : programmation trimestrielle de concerts et ateliers, résidences....

9, rue Gabrielle Jossierand - 93500 Pantin - France

Tél: +33.1.49.22.10.15

Fax: +33.1.49.22.10.11

www.banlieuesbleues.org





